

# La Carte des immortels

De l'autre côté de la mer

Marceline Vuaridel

Marceline Vuaridel

# La Carte des Immortels

*Tome 2 : De l'Autre Côté de la Mer*

© Marceline Vuaridel, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8864-1

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Chapitre 1 : Antoine

Maël et Arno lui avaient gentiment fait comprendre qu'ils n'avaient pas besoin d'une personne supplémentaire à secourir. Antoine était plutôt en forme, mais ces gars-là, ils pouvaient creuser les montagnes. Ils s'étaient mis en route sans hésitation pour sauver cette sœur et cette chienne qu'ils ne connaissaient que de nom.

Tout ce que la bergeronnette avait pu lui dire, c'était qu'Alix et Kawa étaient là-bas, sur le col. Le col entre les aiguilles, celui avec le glacier suspendu. L'information était floue, il n'aurait même pas su dire s'il y avait urgence. Après tout, il n'avait pas souvent eu l'occasion de pratiquer la langue des oiseaux.

Dans ce monde où tout semblait possible, ils n'avaient pas remis sa parole en question une seule seconde. De toute façon, les secondes n'existaient pas.

## Chapitre 2 : Le Jardinier

Le Jardinier arrachait minutieusement les mauvaises herbes qui tentaient leur chance dans le jardin immaculé de l'Académie des Sciences. Il ne les trouvait pas si mauvaises, lui.

Les genoux à terre, il avait des fourmis dans les jambes alors que des fourmis bien vivantes s'aventuraient sur ses mains. Quand la plus petite le mordit, sa réaction fut imperceptible. Des dizaines d'années qu'il s'infligeait ça. Ce boulot, il le détestait. Pourtant, il lui permettait de survivre. Pas financièrement, non, car de toute façon, il ne dépensait rien. Mais lorsque ses articulations le faisaient souffrir, il parvenait presque à se pardonner. Et s'il parvenait à s'épuiser, il se donnait une chance de dormir le soir venu.

Comme chaque jour à cette période de l'année, en début d'après-midi, la lumière du soleil se reflétait dans les vitres du bâtiment qui se tenait devant lui. Il se laissa éblouir.

Les plus beaux instants de sa vie étaient enfermés là-dedans alors il gravitait autour, incapable de s'en éloigner. Il y avait la nostalgie et l'espoir, mais surtout une colère que le temps avait transformée en rancœur. Il en voulait au monde entier, mais surtout à lui-même.

Il y en a quand même une qui le faisait parfois sourire. C'était la gamine. Alix, elle lui rappelait son frère à lui. Ça faisait longtemps qu'il ne l'avait pas vue. Il l'avait croisée quand elle était passée avec Antoine et Kawa. C'était quand ça, déjà ?

Avec un soupir, il déplia ses longues jambes et déroula son long dos. Il tira sur son t-shirt humide pour laisser un peu d'air frais se glisser à l'intérieur. Il faisait chaud pour la saison. Il repoussa quelques branches pour se déplacer sur le sentier qui menait au laboratoire d'Alix.

Bizarre. Normalement, il n'avait pas besoin d'entretenir ce secteur, elle s'en occupait.

En frappant à la porte, il fit sursauter une araignée qui avait tissé sa toile sur la poignée. Il s'excusa distraitemment. Il donna un petit coup d'épaule bien placé à cette porte qu'il connaissait bien. Elle était verrouillée. Il sortit de sa poche un

trousseau de clés chargé et dut en essayer plusieurs avant de trouver la bonne. Il n'en avait jamais eu besoin. La porte grinça pour s'ouvrir sur cette pièce qu'il avait souvent visitée. Elle était vide de vie. Et de toute évidence, elle l'était depuis un certain temps.

Ses genoux grincèrent alors qu'il s'avavançait entre les tables poussiéreuses. Elle ne serait quand même pas partie sans le lui dire. Si ? Non, bien sûr que non. Elle n'était pas comme ça.

Il regarda un peu partout, toutes ces choses qu'il connaissait déjà. Ses yeux se posèrent sur un petit objet posé à côté d'un microscope. Une tige de bois. Un échantillon d'arbres comme Alix aimait les accumuler. Il le fit rouler entre ses doigts. Sans le voir vraiment, il fixait du regard le panier de Kawa. C'est alors qu'il le vit. Le reflet argenté, dans sa paume. Il se rua vers le microscope et y plaça l'échantillon. Il y posa son œil, et la seconde suivante, il avait quitté le laboratoire en claquant la porte.

Il traversa les jardins de l'Académie des Sciences. Pour la première fois depuis des années, ses genoux ne le faisaient pas souffrir alors qu'il courait. Il s'arrêta net devant la porte tournante du bâtiment principal.

Il pouvait voir à travers les baies vitrées que tout était si propre à l'intérieur. Et lui, il était si sale. Mais cette appréhension, qui lui serrait la gorge depuis des années, venait d'exploser en plein de tout petits morceaux. Il plaça son badge sur le lecteur de carte et le tourniquet se mit en marche. Il traversa le hall d'entrée en ignorant fièrement ce qui s'y trouvait, à part le guichet d'accueil. Pour la première fois depuis plusieurs jours, il parla.

— Bonjour, dit-il avec empressement à la réceptionniste qui se tenait là.

— Bonjour Monsieur Le Jardinier, que puis-je faire pour vous ?

— Je cherche le professeur Barjavel.

Ce collègue qu'il n'avait pas vu depuis tant d'années. Ils s'étaient si bien évités qu'il ne fût pas surpris d'entendre la réponse de la jeune femme.

— Excusez-moi, mais personne de ce nom ne travaille ici. Êtes-vous sûr d'avoir la bonne information ?

Le Jardinier ne répondit pas. La première étape du plan qu'il venait à peine

d'imaginer dépendait de cet homme. Il réfléchissait encore lorsque la réceptionniste reprit la parole.

— Oh ! Je viens de le trouver dans notre système. Mais cela fait bien longtemps qu'il nous a quittés.

Il la fixait d'un regard vide. Bon, il se débrouillerait sans Barjavel.

— Et Alix ? demanda-t-il finalement.

— Oh, elle a simplement arrêté de venir travailler, apparemment.

— Et pourquoi personne ne m'a prévenu ? demanda Le Jardinier qui devait maintenant retenir sa colère.

— Excusez-moi Monsieur, mais j'ignorais que vous étiez proches.

— Mais je travaille ici, bordel !

La réceptionniste le regarda de haut en bas.

— Calmez-vous, Monsieur.

Le Jardinier pivota sur le parquet immaculé et s'en alla, la tête haute. Sa décision était prise.

Une fois rentré chez lui, il se rasa soigneusement la barbe, se coupa les cheveux et s'habilla de ses vêtements les plus neufs. Il attendit que la nuit tombe, fourra son trousseau de clés dans sa poche et se dirigea à nouveau vers le bâtiment de verre. Il l'avait un peu attendu, ce moment. Cette occasion. Une raison pour faire quelque chose, de se remettre enfin en mouvement.

À cette heure, la porte principale était verrouillée. Mais il y en avait une autre, derrière. Et apparemment, la serrure n'avait pas été changée. Il déboucha dans un labyrinthe de couloirs de béton blanc dont il n'avait pas oublié les secrets.

Il en avait perdu les droits d'accès depuis longtemps et son badge était inutile, ici. Mais il connaissait les détours, il les avait empruntés mille fois. Alors, il évita l'ascenseur dont l'utilisation nécessitait une autorisation qu'il n'avait pas. Il pensa que, dans le temps, ces couloirs grouillaient de chercheurs, même à cette heure. Où était la passion ? Mais ce soir, ça l'arrangeait bien. Il passa devant le local à lessive, fit quelques pas en arrière et entra pour s'emparer d'une blouse blanche. Quand il l'enfila, il dut chasser de sa main les souvenirs qui avaient

envahi ses pensées. Son laboratoire, la cafétéria, son frère, Alina.

Il emprunta l'escalier de secours, tourna à droite, évita le détecteur de mouvement pour éviter que la lumière ne s'allume. C'était bizarre d'être un intrus là où il s'était senti chez lui pendant si longtemps.

Lorsqu'il se trouva enfin devant la porte, il lutta pour retenir son courage qui s'envolait. Et si Barjavel n'était jamais parvenu à la réparer ? Un petit hublot devait permettre de voir à l'intérieur des laboratoires, mais il était recouvert de buée.

Il poussa la porte, elle était ouverte. Il grogna. Déjà à l'époque, ces imbéciles oubliaient toujours de la verrouiller.

Ce n'est pas de la surprise qu'il ressentit lorsqu'il découvrit de quoi était remplie la pièce. Il lâcha un long soupir. Nous y revoilà.

Le bassin était bien là. L'eau qui s'y trouvait n'était pas tout à fait lisse. Peut-être avait-il claqué la porte ? Aucun doute n'était possible, ce laboratoire était à l'abandon. Des plantes gigantesques aux reflets argentés s'échappaient du bassin pour venir recouvrir les murs, le plafond, le sol. Elles tentaient de s'échapper, mais n'avaient pas encore trouvé la sortie. De quelle espèce s'agissait-il ? Elles n'auraient pas dû être là, entre deux mondes. Il se demanda ce que ce comportement pouvait bien impliquer mais ne s'attarda pas sur la question, car il n'en avait pas la moindre idée.

Il sortit la clé de sa poche et verrouilla la porte. Il faisait lourd, on se serait cru dans une forêt tropicale. Un gros scarabée se promenait sur le carrelage. Il l'emprisonna dans le creux de sa main et s'excusa avant de la laisser tomber dans le bassin. À son contact, l'eau dessina des vaguelettes sombres puis se tranquillisa.

Alors, sans plus attendre, Le Jardinier plongea.

## Chapitre 3 : Eliott

Alix, Eliott, Kawa et Winston se sautèrent les uns sur les autres, entre rires et soupirs de soulagement. Ils étaient sauvés.

Il neigeait toujours et leur visibilité se limitait à quelques mètres. Des flocons énormes et à la masse presque nulle recouvraient toutes les surfaces. Le dos des chiens, les cheveux et les épaules des humains. L'air était calme, il n'y avait pas de vent, les flocons tombaient droit et lentement. Le sommet de leur igloo ne se devinait plus qu'à peine, une minuscule bosse sur l'étendue blanche. La neige interdisait les échos, les sons étaient étouffés. Tout était exactement paisible.

Accompagnés d'Arno et Maël, ils se tenaient debout, en cercle, le corps et le visage engourdis par le froid et par la peur qui s'était enfin dissipée. Pendant quelques instants, ils contemplèrent en silence la chance qu'ils avaient eue, prenant le temps de digérer leurs aventures, faute d'avoir quelque chose dans l'estomac.

— Tout le monde va bien ? demanda Maël, que le silence commençait à inquiéter.

— Ça va, dit doucement Alix. On est juste un peu sonnés.

— Rappelle-moi ton nom, continua Arno. C'est juste pour vérifier que vous avez pas trop manqué d'oxygène, ajouta-t-il après qu'Alix lui eut lancé un regard interrogateur.

— Alix, répondit-elle.

Arno observa attentivement chaque membre de la petite compagnie, l'un après l'autre.

— Kawa.

— Winston.

Eliott ne répondit pas tout de suite. Il fixait ses pieds et ses épaules trahissaient sa nervosité.

— Eliott, finit-il par lâcher à l'intention de Maël, avec une conviction feinte.

Puis, il tourna enfin les yeux vers ses compagnons. Leurs visages souriants exprimaient un soutien silencieux.

— Eh, mais attend ! On se connaît, non ? demanda Arno, qui le regardait avec une curiosité apparente depuis leur rencontre.

— Oui, dit Eliott en esquissant un sourire en coin.

— Y en avait pas deux des comme toi, la dernière fois qu'on s'est vus ?

— Si.